

TEMPERATURE

Du 9 juin 1904

Table with 2 columns: Direction (N, NE, E, SE, S, SW, W, NW) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade)

Météorologique.

Washington, D. C., 9 juin. Indications pour la Louisiane: Temps beau, plus chaud dans la partie ouest, vents de vendredi, vents frais d'est à sud.

L'Accord Franco-Anglais.

Le ministre des affaires étrangères en France a fait distribuer ces jours derniers aux membres des deux Chambres un Livre jaune sur l'accord conclu le 8 avril dernier entre la France et l'Angleterre.

Ce recueil de documents est assez court, puisqu'il ne compte que quarante-sept pages. Encore la plus grande partie en est-elle consacrée à la publication de documents déjà connus: c'est à savoir la déclaration concernant l'Égypte et le Maroc, le projet de décret relatif à la convention concernant la Terre Neuve et l'Afrique, la déclaration concernant le Siam, Madagascar et les Nouvelles-Hébrides.

Les seules pièces inédites qui figurent au Livre jaune sont: une part une lettre circulaire de M. Delcassé, en date du 12 avril, aux ambassadeurs de la République française à Berlin, Saint-Petersbourg, Vienne, Madrid, Berne, Constantinople, Washington et Rome (Quirinal); d'autre part, une correspondance de M. Paul Cambon, ambassadeur à Londres, avec le marquis de Lansdowne. Le fascicule termine par trois cartes relatives à l'Afrique occidentale.

La lettre de M. Delcassé constitue un commentaire d'ensemble des conventions du 8 avril. Sur un grand nombre de points, on y trouve des appréciations de fond et des explications de forme, qui ne font que confirmer celles que, dès le lendemain de la signature, les journaux ont publiées. Elle emprunte toutefois à son caractère officiel un évident intérêt. Et l'on peut la considérer comme le schéma des explications qui seront données à la tribune, quand viendront en discussion pour ratification les récents arrangements.

M. Delcassé commence par indiquer brièvement pour quelles raisons la France et l'Angleterre devaient souhaiter s'accorder, dans quelles conditions cet accord est devenu possible.

Les grands intérêts, d'ordre à la fois moral et matériel, qui sont attachés à l'entente de l'Angleterre et de la France, appellent un règlement amiable des questions qui divisent les deux pays et d'où pouvait, en certaines conjonctures, sortir un conflit. A Londres comme à Paris, les gouvernements s'en rendaient compte. Les visites échangées, l'au-dela, entre le roi Édouard et le président de la République, avaient montré que l'opinion, des deux côtés de la Manche, était favorablement disposée.

Au cours de l'entretien que s'est honoré d'avoir avec lord Lansdowne, le 7 juillet, dit M. Delcassé, l'éminent ministre

des affaires étrangères du roi

et moi nous avons examiné successivement tous les problèmes qui se posaient de vant nous. Il fut reconnu qu'il n'était pas impossible de trouver pour chacun d'eux une solution également avantageuse aux deux parties.

Nos communs efforts, que n'a pas cessé de diriger un même esprit de conciliation, ont abouti aux accords du 8 avril dont je vous adresse, ci-joint, le texte authentique, en y joignant quelques explications sur leur nature et leur portée.

Il aborde ensuite, chapitre par chapitre, les clauses même de la convention et des deux déclarations.

A l'Assemblée Générale.

La session régulière de l'Assemblée Générale de la Louisiane, dont la durée est fixée à soixante jours par la Constitution, est plus d'à moitié écoulée et peu d'affaires importantes ont été réglées jusqu'ici.

Il n'en faudrait pas conclure, cependant, que les représentants à la législature sont restés inactifs, car bien des projets ont été dans les comités l'objet de longues et intéressantes discussions, et pour quelques-uns la solution définitive est proche. C'est le cas pour le projet de réorganisation du Bureau de Police, dont la discussion menaça un moment de s'éterniser, et qui, aujourd'hui, malgré les amendements qui y ont été apportés, a passé par toutes les phases au Sénat et va être incessamment soumis à la Chambre.

En ce qui concerne ce projet on peut dire que les travaux des législateurs sont pratiquement terminés, attendu que son renvoi au comité des affaires de ville de la Chambre lundi prochain ne sera guère qu'une simple formalité.

Voilà donc une des questions qui ont le plus agité l'opinion publique en ces temps derniers sur le point d'être définitivement réglée au point de vue législatif.

Un autre projet important dont la discussion est très avancée est celui qui a trait aux huîtres.

Le comité des voies et moyens en a même déjà recommandé l'adoption à la Chambre, mais il rencontre une opposition tenace, résolu à recourir à toutes les manœuvres parlementaires pour empêcher l'inscription dans le code. Toutefois, il semble probable que le projet sera définitivement adopté.

Bien d'autres questions ont été déjà étudiées par les comités de l'Assemblée Générale et il n'est que juste de dire que nos représentants à Baton Rouge n'ont pas perdu beaucoup de temps depuis l'ouverture de la session. On peut s'étonner qu'aussi peu de projets importants aient passé par toutes les phases législatives, mais ce n'est dû qu'au fait qu'ils ont été longuement discutés. Et ce n'est peut-être pas un mal, car plus une affaire est étudiée, désignée, discutée, plus il y a de chances de la mener à bien.

Il vaut mieux n'adopter que quelques bonnes lois que d'en adopter un grand nombre à la légère, car personne n'ignore combien il est difficile de rappeler une loi, fat-elle même manifestement nuisible ou simplement inutile.

La Musique de la Garde

Republicaine.

Nous publierons demain une intéressante correspondance qui nous est arrivée cette nuit à une heure trop avancée pour qu'il nous ait été possible de lui donner place dans ce numéro. Cette correspondance est au sujet du passage de la Musique de la Garde Republicaine dans la ville de New York, en se rendant à l'Exposition de St-Louis, et de l'accueil que se proposent de lui faire les membres les plus influents de la colonie française de New York.

Transformation d'un coin de Paris.

D'importantes travaux de viabilité vont commencer dans un coin de la vieille Lutèce, qui vit se dérouler les phases héroïques de la formation de Paris. Venant du parvis Notre Dame, on trouve, après avoir traversé le Petit-Pont, une place où s'amorce un boyau de rue bientôt traversé, qui aboutit, en retrait brusque, derrière l'église Saint-Séverin. Tout le pâté de maisons, compris entre les deux places, à droite, va s'effondrer; et l'on jettera bas les hideux taudis où, dans un air frelaté, hordent des essaims de baillies merritiers.

La rue du Petit-Pont, qu'on va transformer, est peut-être la plus ancienne du vieux Paris. Elle fut le théâtre, en l'an 886, de l'attaque féroce des Normands contre la tour qui en défendait l'entrée. On sait que Gozlin, évêque de Paris, organisa la résistance avec douze braves qui, malgré une lutte opiniâtre, furent obligés de céder devant le nombre des agresseurs. Le souvenir et les noms de ces héros sont perpétués par une plaque apposée sur un pan de muraille de l'annexe de l'Hôtel Dieu, à gauche.

Le Petit Pont lui-même a été atteint, à plusieurs reprises, par des cataclysmes qui l'ont ruiné. Successivement apporté par une crue des eaux de la Seine, puis reconstruit en 1185, 1196, 1205, 1230, 1296, 1408, 1409, 1649, 1651, 1659, il est incendié, le 28 avril 1718, par des bateaux chargés de foin enflammé: 35 maisons qu'il supportait furent brûlées. Depuis, sur le Petit-Pont, solidement reconstruit en pierres, les trottoirs ont remplacés les habitations. Bientôt, dans ce quartier aux ruelles étroites et tortueuses, l'air et la lumière vont librement circuler, apportant la santé et la vie—en chassant ce pauvre pittoresque dont notre vieux romantisme regrette la crasse et la patine....

Fin d'un glorieux coursier.

Ormonde, merveilleux cheval de courses, qui porta le titre de "cheval du siècle" et qui, ainsi que son illustre aïeul Eclipse, ne connut jamais la défaite, vient de mourir en Californie, où il avait été importé, des suites d'une opération chirurgicale.

Accident fatal.

Cairo, 11, 9 juin.—L'ingénieur George Gibson et le chauffeur John Brewster ont péri dans un accident qui a eu lieu à la station du Big-Fox aujourd'hui. Une locomotive d'agriculture et deux wagons ont été démolis.

LE GENERAL MA

—ET—

Les troupes chinoises

DU PE-TCHI-LY.

La décentralisation qui prévaut dans l'organisation administrative, civile et militaire de la Chine ne permet pas la mobilisation de ce corps immense pour une action commune, pas plus offensive que défensive. Écrite un ancien attaché militaire en Chine.

On l'a bien vu en 1894, lorsque l'amiral Courbet détruisit l'arsenal et la flotte de Fou-Tchéou. La Chine avait déjà, à cette époque, comme elle a encore aujourd'hui, trois autres escadres, celle du Nord ou du Pé-Tchi Ly, créée par Li Hong Tchang et presque unifiée par les Japonais en 1896; celle du Yang-Tze-Kiang, entretenue par le vice-roi de Nankin, et celle de Canton. Aucune d'elles ne vint au secours de celle du Fo-Kien ou de Fou-Tchéou qui attaqua l'amiral Courbet dans la rivière Min.

Leurs équipages et notre éminent compatriote Giquel, qui avait créé l'arsenal, ont dû, par parenthèse, être assez surpris de voir qu'on s'en prenait au Fo-Kien des méfaits des pavillons noirs sur notre frontière de Tonkin, car telle était la raison officielle de cette facile destruction. Or, les pavillons noirs, au Tonkin, étaient conduits par le vice-roi des deux Kouang, qui réside à Canton. D'après les principes immuables de la Constitution chinoise, lui seul est responsable de l'ordre sur les frontières de son gouvernement. Notre présence au Tonkin troublait naturellement l'ordre tel qu'entendent les Chinois, et le vice-roi des provinces limitrophes eût été taxé de félonie s'il n'avait pas employé tous les moyens possibles pour nous déloger de son voisinage. C'est à peine si des ordres de Pékin, parvenant à droite toujours sous une forme mitigée, pouvaient dégager sa responsabilité et lui faire reconnaître un état de choses contraire aux institutions, aux traditions, au enseignement des ancêtres, en un mot à tout ce qui est respecté, et tenu pour indispensable, et considéré comme une règle absolue en Chine.

Le caractère chinois est beaucoup plus ancien que violent, il met le triomphe obtenu par la ruse bien au-dessus du gain d'une victoire. Le recours à la force est tout à fait illégitime et contraire aux rites. Le bon général est celui qui parvient à se débarrasser de ses adversaires sans livrer bataille.

C'est donc uniquement avec les troupes existant dans le Pé-Tchi-Ly, province limitrophe de la Mandchourie, que le gouvernement chinois peut, sous prétexte de rétablir l'ordre dans la région voisine de ses frontières, intervenir dans le conflit actuel.

Il est, par conséquent, intéressant de connaître la situation militaire du Pé-Tchi-Ly.

Deux vice-rois entretiennent aujourd'hui des troupes instruites et armées à l'européenne, ayant quelque valeur; ce sont celui du Hon-Pé et du Hon-Nan et celui de Pé-Tchi-Ly.

Le colonel de Grandprey n'a malheureusement présenté au public que les premières, probablement parce qu'elles étaient

plus caractéristiques et plus fortes que les secondes; mais les détails qu'il donne sur elles sont fort curieux. Une grande partie doit sans doute s'appliquer également aux troupes du Nord.

La mort de Li Hong-Tchang et les troubles de 1900 avaient entièrement désorganisé l'armée du Pé-Tchi-Ly. Celle qui existe aujourd'hui a pour noyau les 5,000 hommes réunis par Yuan-Che-Kai en 1898 et qui avaient été portés récemment à une quinzaine de mille hommes.

D'après la guerre, il a reçu 2,500 hommes de bonnes troupes du Hon-Pé, 2,500 un peu moins bons du Chantong et 4,000 encore moins bons de Nankin. Ces forces sont stationnées à Pao-Ting-Fou et à Pékin, et constituent une armée de 25,000 hommes environ, armés et exercés à l'européenne.

Quant au général Ma, qui occupe tant le télégraphe et les reporters de la base, c'est un général à l'ancienne mode, c'est-à-dire parfaitement ignorant; il commande l'aile gauche de l'armée Wu-Wei, expression qui n'a de reste, accablant la signification qu'elle semble indiquer.

Ma Yn-Kau est soutenu par la Cour et est indépendant du vice-roi du Pé-Tchi-Ly. Ses troupes, composées d'un dixième de mille hommes assez bons et suffisamment armés, ont quitté, il y a peu de temps, Tong-Tchéou pour se transporter du côté de la grande muraille et de Jehou.

Si le vice-roi Yuan-Tché-Kai n'était pas la "persona gratissima" qu'il est auprès de l'Impératrice douairière, Ma serait la sauvegarde de la Cour. Dans l'état actuel des choses, il n'est rien et son titre est dépourvu d'autorité.

Si l'Impératrice venait à mourir, comme il y a des chances pour que Yuan-Tché-Kai tue l'Empereur ou que l'Empereur tue Yuan-Tché-Kai, dans ce cas l'Empereur pourrait prendre appui sur Ma; mais, tant comme quantité que comme qualité, les troupes de Ma ne valent pas celles de Yuan-Tché-Kai, et ni les unes ni les autres ne sauraient soutenir de comparaison avec les Japonais, qui sont armés d'un patriotisme et d'un esprit militaire inconnus aux Chinois. On peut s'attendre à voir les petits Nippons se faire tuer sur place plutôt que de reculer, si tel est le mot d'ordre.

Les hommes des bandes, c'est-à-dire les Mandchoux d'origine, ne concourent pas aux différentes formations de troupes dans le Pé-Tchi-Ly. Ils représentent une race antérieure guerrière et conquérante, mais les Chinois les ont absorbés, et la soie, en argent et en nature, qui assure leur subsistance leur a fait perdre les anciennes qualités militaires de leur race. Il y a une tendance à leur confier uniquement la garde du palais et de Pékin. Dans ce but, 3,000 hommes qui avaient été envoyés à Pao-Ting-Fou pour y recevoir l'instruction militaire en ont été rappelés.

Il y a des Japonais dans les fonctions officielles de professeurs aux écoles militaires du Pé-Tchi-Ly, comme dans celles du Hon-Pé; ils sont aussi conseillers d'état major, mais, s'il y en a avec les troupes, ils sont déguisés et, sûrement, ils ne sont qu'un très petit nombre, si même il y en a.

En tous cas, Ma est loin d'être l'épouvantail qu'on veut en faire.

COW PEAK.

A vendre en lots pour vous satisfaire. J. T. Gibson, marchand de grains. Ang. 2e étage, 100 rue Poydras, St. Louis, Mo. 22 mois—mercredi sam.

MADAGASCAR.

L'Osus, courrier de la Réunion, de Madagascar et de Djibouti, est arrivé récemment à Marseille, avec 235 passagers.

L'Echo de Madagascar, arrivé par ce paquebot, apporte la nouvelle de la mort de M. Raybaud, administrateur de la province de Tananarive.

Une correspondance particulière donne les renseignements ci-après sur la situation de Madagascar:

Un arrêté du gouverneur général vient d'instituer le service de l'assistance médicale et de l'hygiène publique indigène dans la province de Mandritsara; cette organisation, qui a débordé ainsi du plateau central, sera étendue avant un an à toutes les provinces de l'île.

Les statistiques établies par l'administration de Madagascar, en 1903, font ressortir le développement des cultures européennes.

Depuis 1896, en sept ans, 306,733 hectares ont été concédés à des colons pour exploitations agricoles, non compris les grandes concessions ayant spécialement pour objet l'élevage du bétail. L'effort s'est surtout porté sur les régions côtières, particulièrement désignées pour cultures tropicales par les expériences faites dans les stations agronomiques de la colonie et par les analyses de terrain de M. M. Muniz et Rousseaux.

On raconte l'anecdote suivante, à propos des joueurs d'orgue.

M. Mascagni, l'auteur de "Cavalleria Rusticana", en passant récemment dans une rue de Londres, entend soudain un air de son opéra-comique, joué par un piano mécanique. Il s'arrête pour écouter l'instrument qui manœuvrait un pauvre diable. Sans se soucier de l'effet produit, le mendiant, comme pour arriver plus vite au bout du morceau, accélérât sans cesse la vitesse de l'exécution.

Les notes précipitées par une main folle couraient tinter en désordre.

Désolé de cette cacophonie, M. Mascagni s'approche du musicien ambulancier et, après l'avoir fait largement l'aumône, d'une voix douce il lui donne quelques conseils:

—Vous jouez beaucoup trop vite cet air, dit-il; je l'ai entendu quelquefois au théâtre et je peux vous affirmer qu'en tournant avec tant de vitesse votre piano vous dégagez la musique.

Et sans se faire reconnaître il quitte le mendiant.

Quel n'est pas son étonnement, quelques jours après, d'a percevoir, en passant dans la même rue, le musicien tournant lentement son piano mécanique, agrémenté de cette inscription:

J. .... T. ....

Eleve de M. Mascagni.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

"By the Sea and Waves", une comédie musicale et très amusante, est jouée chaque soir devant un public qui remplit le casino du Parc Athlétique et fête les artistes.

La semaine prochaine "Little Host".

WEST END.

"Pistol Card", une bouffonnerie jouée par la troupe de vaudeville Waller et Magille, amuse fort les spectateurs qui se rendent en foule au bord du lac.

La direction de West End a eu une heureuse idée en engageant cette excellente troupe pour une autre semaine.

Au Thibet.

Gyangtsee, Thibet, 9 juin.—Onze cent Thibétains ont attaqué le poste anglais de Kangra sur la route de Lhassa. Après un combat acharné les Thibétains ont été repoussés. Les Anglais ont eu un cipay tué, et plusieurs blessés.

La Flotte de la mer Noire.

St-Petersbourg, 10 juin.—La Presse Associée est informée officiellement qu'aucune négociation n'a été entreprise entre la Russie et la Turquie, sur la question du passage de la flotte de la mer Noire par les Dardanelles.

Le gouvernement turc a positivement affirmé son intention de maintenir une stricte neutralité et d'observer les obligations du traité de Berlin.

Quoique la situation dans les Balkans ne présente actuellement aucune complication, on ne croit cependant pas que la Russie soit disposée à réduire sa flotte de la mer Noire.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition de Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE.

Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00. Un an \$6.00. Six mois \$3.50. 7 mois \$4.50.

Pour la Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.00. Un an \$25.00. Six mois \$13.00. 7 mois \$16.00.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00. Un an \$15.00. Six mois \$8.00. 7 mois \$9.00.

Pour la Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$10.00. Un an \$20.00. Six mois \$11.00. 7 mois \$12.00.

EDITION DE DIMANCHE.

Cette édition est comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent y ajouter doivent s'adresser aux correspondants.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'Abcille de la N. O.

Commencé le 3 juin 1904.

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain.

PREMIERE PARTIE.

LA VENGEANCE DU MARABOUT.

Suite.

fait Mokhadem? —Oui, répliqua laconiquement l'Arabe.

—Tout s'est passé comme je te l'avais promis, n'est-ce pas? —Oui.

—Alors, tu devines ce que j'attends de toi? —Non.

—Ah! tu es naïf quand tu veux; mais à quel bon jouer au plus fin avec moi, puisqu'il va falloir t'exécuter tout de même. —Je ne comprends pas.

—Alors donc, tu fais le marabout (toqué) pour m'obliger à parler plus carrément. —Parfait; c'est dans mes habitudes.

Je te réclame donc, maintenant que tout est terminé selon ton désir, la petite gratification d'usage.

—N'as-tu pas touché déjà le prix du sang? riposta le Mokhadem, dont les yeux étincelaient dans l'ombre.

—Sans doute; mais le reste n'était pas fait, ça doit se compter à part.

—Je ne te dois rien. —Méchis; si tu refuses, je puis tout empêcher encore.

—Comment? —En te faisant arrêter, toi, et tes damnés mercenaires.

Sans répondre, le Mokhadem porta vivement la main à la ceinture de sa gandourah.

Une lame brilla, sinistre dans l'obscurité.

—Inutile, Sidi, fit aussitôt le Mokhadem, en s'éloignant d'un pas pressé.

L'Européen le suivit du regard, tant que l'obscurité lui permit de distinguer sa silhouette, puis il attendit encore un moment avant de se remettre en marche lui-même.

Enfin, il partit en courant dans la direction de la ville.

Le grand silence de la nuit, qui instantanément s'étendit à nouveau sur le lugubre marteau sur les solitudes ténébreuses.

Une demi-heure plus tard, Charly revenait à la villa des Palmiers, accompagné du médecin-major des zouaves qu'il était allé chercher.

Les deux hommes traversèrent le jardin en silence, pénétrèrent sans bruit dans l'habitation, et se dirigèrent vers la pièce du rez-de-chaussée où le capitaine de Bussiars avait été transporté.

Charly voulut ouvrir la porte doucement, mais elle résista.

—C'est singulier, dit-il à voix basse, empreinte d'étonnement, on croirait que cette porte est fermée en dedans?

—C'est possible, répliqua le médecin. Mme de Bussiars se trouvant seule, la nuit, a peut-être eu peur; une si jeune femme!

—C'est très naturel, en effet; mais alors elle devrait nous ouvrir.

—Elle s'est endormie, très probablement.

—C'est ce que je pensais. Je vais frapper légèrement.

—Si vous voulez, fit l'aide-major d'un ton perplexé.

Il ajouta plus vite: —Cependant, si le blessé est assoupi, ce serait grand dommage de troubler son repos. Le silence et l'immobilité sont les conditions premières d'un espoir de guérison.

—Si elle est possible.... Inanna Charly.

—Hélas! mon ami, rien de plus problématique.

Enfin, frappez toujours, nous allons voir.

Charly obéit aussitôt, frappant à plusieurs reprises, mais avec une discrétion exagérée à dessein.

—Décidément, Mme de Bussiars dort, risque le médecin.

—Oui, elle a dû céder à la fatigue; la douleur l'a brisée.

—Ma foi, nous pourrions attendre un instant, puisque tout est tranquille en ce moment, il n'y a pas péril en la demeure. Mme de Bussiars peut se réveiller d'elle-même. D'ailleurs nous frapperons de nouveau tout à l'heure.

—Je crois que c'est le parti le plus sage, riposta Charly, dont les yeux dans l'ombre, eurent une lueur étrange.

Donc, patientons un peu. Tenez, major, si vous voulez, redescendez au jardin; la nuit est douce, nous fumerons une cigarette, sans nous éloigner.

—Excellente idée, mon ami.

Sur cette approbation, les deux hommes redescendirent les marches du perron, et se mirent à marcher lentement, de long en large, devant l'habitation.

—C'est là, fit Charly, montrant d'un geste la pièce occupée par le blessé. La clarté pâle de la lampe baissée s'épandait diaphane, sur les massifs.

—Tenez, la fenêtre est ouverte, remarqua le capitaine.

—Pour donner plus d'air.

—Oui! ce n'est pas mauvais; au contraire. Cela ne peut que faciliter le jeu difficile des poumons.

Tout en parlant, le major venait de tirer de sa poche un élégant porte-cigarettes en maroquin authentique. Il le tendit à son compagnon.

Les deux hommes commencent alors une lente promenade dans les allées, tout en causant à voix basse.

Un quart d'heure s'écoula de cette façon, sans que Charly parût s'en apercevoir.

Vers l'Est une blancheur grisaire teintait le firmament où les étoiles pallassaient déjà.

—C'était l'aube naissante. —Il faudrait cependant voir ce qui se passe, déclara le médecin.

—Comme vous voudrez, major.

—Eh bien, venez, mon ami. Et le praticien, s'approchant de l'habitation, se suspendit des deux mains à l'entablement de la croisée, s'éleva à la force des poignets et jeta un coup d'œil dans la pièce.

Une exclamation d'épouvante lui échappa tout aussitôt.

—Il se laisse tomber lourdement sur le sol, les traits contractés.

—Qui! donc? questionna Charly.

—Oh! regardez, c'est terrible; que s'est-il donc passé?

—A son tour, Charly se hâssa. —Efrayant! cria-t-il.

—Oh! n'est-ce pas; le corps de Mme de Bussiars ligotté, jeté en travers de la porte, le lit défilé, le capitaine disparu!

—Quelle catastrophe!

—Vite, il faut agir, dossier l'alarme. Tenez, aidez-moi, mon ami; entrons par la fenêtre.

Tout en parlant, le médecin s'était accroché de nouveau à l'entablement de pierre, et, soulevé par Charly, il enjambait la barre d'appui, puis sautant dans la pièce. Ensuite il tendit ses deux bras à son compagnon pour l'attirer à lui. —Maintenant, vite à cette pauvre femme, reprint-il, en s'avancant vers Paule, dont le corps gisait devant la porte. —En quelques minutes, la jeune